

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Le Cran d'arrêt</i> ...	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
A une Femme (Poésie).....	Maurice OLIVANT.
Conte de Vendanges.....	Fernand de ROCHER.
Gabriel Vicaire.....	X...
Qui perd gagne (Suite et fin).....	Maxime AUDOUIN.
Libre chronique : <i>La Justice in-</i> <i>forme</i>	FRANC-SILLON.
L'Esprit des Autres.....	X...
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Le Cran d'arrêt

Avez-vous un cran ?

Il est absolument nécessaire d'en avoir un — au besoin, je vous en souhaiterais deux — on ne saurait trop avoir de crans, puisqu'il est établi que l'homme qui n'a pas de cran est capable des plus noirs forfaits.

C'est au docteur Ball — un des plus savants aliénistes de Paris — qu'est due la découverte du cran.

On jugeait — à la cour d'assises de la Seine — un menuisier du nom de Hahn, accusé d'avoir assassiné une femme qui repoussait ses avances. Aussi éprise du calembourg que fidèle à la mémoire de son premier, la veuve Boëzinger (c'est le nom de la victime) lui avait probablement répondu : « Je n'aime pas les gens qui *menuisent* » ou quelque chose d'approchant.

La défense de ce joli monsieur — dont

le beau drame d'*Antony* avait, sans doute troublé les idées — était des plus simples.

— J'ai commencé — disait-il — par battre la veuve Boëzinger, puis, *sans me rendre compte de ce qui se passait en moi*, j'ai été entraîné à lui donner sept coups de ciseau à froid. »

Il ne pouvait pas avouer plus carrément qu'il avait refroidi sa victime.

Le docteur Ball — chargé, en qualité de médecin légiste, d'examiner l'état mental de Hahn — a soutenu, devant la cour, que la responsabilité de l'accusé devait être forcément limitée, parce que — dans la colère — il manquait du « cran d'arrêt ».

Si Hahn avait eu un cran d'arrêt, l'occasion était assurément belle, pour lui, de le faire fonctionner.

Histoire d'apprendre à la veuve Boëzinger à ne pas « faire sa poire », il se serait contenté de lui administrer une maîtresse tripotée, et serait rentré chez lui, le cœur aussi à l'aise que s'il revenait de la revue.

Cet oubli des égards les plus élémentaires dus au beau sexe le rendait, il est vrai, justiciable de la correctionnelle, mais — somme toute — il s'en tirait à bon marché.

Malheureusement le cran n'avait pas fonctionné au moment psychologique invoqué par le docteur Ball; Hahn avait continué à taper de plus en plus fort, il avait tapé comme un sourd jusqu'à ce la veuve Boëzinger ait rendue sa belle âme à Dieu.

Interloqués d'abord, séduits ensuite par la théorie originale et primesautière au docteur Ball, les jurés parisiens se sont laissés aller à un débordement de compassion qui nous paraîtra excessif, à nous autres provinciaux.

La situation d'un homme auquel il

ne manquait qu'un cran pour être le modèle des menuisiers les a tellement attendris qu'ils ont — par un acquittement pur et simple — rendu Hahn aux ciseaux dont il sait si bien se servir et à la société dont il continuera à faire l'ornement.

Qu'on se le dise !

Les gens naïfs qui conservent encore quelques illusions à l'endroit de la peine de mort et prétendent qu'elle doit rester inscrite dans notre code pénal, à cause de la terreur salutaire qu'elle inspire aux méchants, peuvent en faire le deuil : l'article 12, dont les accusés — entre parenthèses — ne réclament jamais le bénéfice est appelé à tomber bientôt en désuétude.

Dire aux gens qui n'ont pas de cran : « On va vous faire faire connaissance avec celui de la guillotine », cela ressemblerait à une mauvaise plaisanterie.

Dès qu'il n'y a plus de responsabilité absolue, personne ne peut être rendu responsable de ses mauvaises actions ; cela est clair comme le jour, si clair qu'un autre aliéniste a pu mettre en circulation cet axiome renversant :

— « La responsabilité n'est qu'un degré minimum très variable de l'irresponsabilité : l'homme qui tue, pour un motif quelconque, n'est pas plus responsable de son acte que le juge qui l'acquitte ou le condamne ».

A la bonne heure, voilà qui est parlé — s'écrierait M. Jourdain — ; seulement si nous sommes tous fous, il faut en venir — sans plus tarder — à la douche universelle, une douche nationale et quotidienne mise à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences.

Et Dieu sait s'il en faudra — des douches — pour remettre les choses en bonne place !

Jusqu'ici le proverbe : « Il faut qu'une

porte soit ouverte ou fermée » ne s'appliquait guère aux portes des prisons, qu'on avait la funeste habitude de tenir toujours hermétiquement closes.

Le moment semble venu de les tenir toutes grandes ouvertes.

Le Boireau philanthrope qui s'écriait naguère, avec une mélancolie mal déguisée : « Quand on a fréquenté les prisons, on s'aperçoit bien vite qu'il y a là de la canaille comme partout ! » était dans l'erreur la plus complète.

Le système du docteur Ball permet d'affirmer que les prisons ne renferment que des innocents, des petits saints auxquels la marâtre nature a eu le grand tort de refuser un cran, un simple cran !

Pourtant, un scrupule me vient : s'il est un cran dont la fonction consiste à nous arrêter au moment où nous allons commettre une mauvaise action, il doit s'en trouver un autre pour nous arrêter au moment où nous allons en perpétrer une bonne.

Nous serions ainsi constamment placés entre deux crans — un commencement de scie ! — à moins que le même ne serve à deux fins : un cran à tout faire, quoi !

Quelles que soient les idées que l'on professe en matière de psychologie, tout cela me semble bien dur à avaler.

J'aime mieux croire que le cran est d'un usage facultatif.

Il me semble même que — chez certains individus — la présence d'un gardien de la paix ou le voisinage d'un gendarme aident singulièrement à le mettre en mouvement.

Allons, chers parents, ne faites pas les choses à demi : quand vous mettez des enfants au monde n'oubliez pas de les munir de l'indispensable cran d'arrêt et — par de bons exemples, une bonne éducation — apprenez leur surtout.... la manière de s'en servir !

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

C'est le 31 octobre que l'*Aiglon* sera donné, pour la dernière fois, au théâtre Sarah-Bernhardt.

Le beau drame d'Edmond Rostand aura été joué 235 fois avec une moyenne de recettes d'environ 11.000 fr. par représentation, moyenne qui se maintiendra certainement jusqu'à la fin de ce mois.

Le produit total sera d'environ Deux millions cinq cent quatre-vingt-cinq mille francs.

C'est certainement le plus gros succès d'argent obtenu jusqu'à ce jour. Malgré les bruits fâcheux qu'on fit courir un moment sur sa santé, Mme Sarah-Bernhardt a donc joué 235 fois, sans jamais

défaillir, le rôle écrasant du duc de Reichstadt,

La ville de Florence a ouvert une souscription pour un bas-relief en bronze qui sera offert à la Comédie-Française, le soir même de l'inauguration de la nouvelle salle.

Ce bas-relief symbolisera les liens profonds qui unissent l'art français à l'art italien — liens de race, de traditions et de souvenirs.

Un concours est ouvert entre les statuaires des deux pays.

Le comité du monument qui doit être érigé, au Thiergarten de Berlin, à Haydn, Mozart et Beethoven a déjà réuni 68 mille marcs ; mais, comme les frais sont évalués à 80.000 marcs environ, le comité s'est adressé au Conseil municipal de Berlin pour obtenir une subvention. Le Comité exécutif du Conseil n'a pas hésité à accorder les 10.000 marcs manquant pour couvrir les frais.

La censure théâtrale de Berlin, qui était jusqu'à présent exercée par la préfecture de police, vient d'être réorganisée. On a créé une section spéciale de la préfecture qui doit s'occuper exclusivement de la censure des pièces jouées sur les théâtres, les scènes dites variétés et les cafés-chantants.

La pièce de M. Bataille, l'*Enchantement*, qui fut représentée la saison dernière au Gymnase, doit partir bientôt en tournée.

On dit que Mme Le Bargy, qui se destine définitivement au théâtre, interpréterait, dans cette tournée, le rôle de Jeannine, rôle créé au Gymnase par Mlle Régnier.

L'administration municipale de Londres (*County Council*) a dépensé pendant la dernière saison estivale, 230.000 fr. pour la musique gratuite qu'elle fait exécuter dans différents squares depuis 1890. En dehors des quatre orchestres, composés de 25 musiciens chacun, que l'administration entretient régulièrement, elle a engagé, cette année, 31 orchestres différents. Ces 35 orchestres ont donné, entre le 15 mai et le 15 août, 58 concerts chaque semaine, 18 le dimanche, 11 le mercredi, 19 le jeudi et 10 le samedi. Pendant la saison, on a gratifié les habitants de Londres de 754 concerts. Ces concerts sont absolument gratuits ; mais une chaise y coûte dix centimes et le programme autant.

M. Emile Rosset, le jeune violoniste et brillant virtuose dont nous avons eu souvent l'occasion de louer le talent, vient d'être engagé, pour l'an prochain, par M. A. Luigini, en qualité de premier violon, au théâtre de l'Opéra-Comique.

M. Van Dyck, qui n'a pas joué à Bay-

reuth depuis plusieurs années, ira chanter, l'an prochain, au Grand-Théâtre wagnérien, *Parsifal*, à l'occasion de la centième représentation du chef-d'œuvre de Richard Wagner.

A Genève, pendant la saison de 1900-1901, sous la direction de M. Marius Poncet, le grand-opéra, le drame lyrique et l'opéra-comique seront interprétés par :

MM. Dangosse, fort ténor de grand-opéra ; Marest, premier ténor d'opéra et d'opéra-comique ; Duranthy, ténor léger, fort second ténor ; Mézy, baryton de grand-opéra ; Cadio, baryton d'opéra-comique ; Chavaroché, basse noble ; Béchard, première basse d'opéra-comique ; Duvernet, basse chantante ; Villaret, ténor ; Christian-Martin, grand premier comique ; Vachet, seconde basse ; Dubois, seconde basse ; Sperte, second ténor, des troisièmes ténors ; Viale, troisième ténor ; Bellet, coryphée basse.

Mmes Riou de Lagesse, première chanteuse falcon ; Estelle Dreux, première chanteuse légère ; Favrot, première chanteuse légère en tous genres ; D'Agenville, première chanteuse contralto, mezzo-soprano ; Zina Poigny, première dugazon ; Boulon, dugazon en tous genres ; Ferrière, dugazon ; H. Hermann, seconde dugazon ; L. Delgoff, seconde dugazon ; Chavaroché, mère dugazon ; Juliot, troisième dugazon ; Flamand, troisième dugazon ; Marceau, troisième dugazon.

MM. Bergalonne, premier chef d'orchestre ; Bardou, régisseur d'opéra, parlant au public ; E. Bardou, second chef d'orchestre ; Victor Natta, maître de ballet ; Fautret, second régisseur ; Avrain, régisseur des chœurs ; Pachod, chef machiniste. Orchestre de 52 musiciens, 40 choristes hommes et femmes.

Mme Grignon-Faintrenie, professeur de diction et Mme Gratieux-Donnadieu, professeur de chant, ouvriront leurs cours de chant et de diction, 55, rue St-Joseph, Lyon, le 15 octobre prochain. Etude des classiques, poésies, monologues, comédies de salon, lecture, prononciation, etc.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Tableau de la troupe pour la saison 1900-1901 (Direction G. Tournié).

PERSONNEL ADMINISTRATIF

M. Mirande, secrétaire général ; M. Delrose, caissier-comptable ; M. Blanc, contrôleur en chef ; MM. Maurice Strélski, régisseur général parlant au public ; Vaucheret, régisseur de la scène, surveillant ; Soyer de Tondeur, maître de ballet ; Perriche, régisseur du ballet ; Carpreau, régisseur des chœurs ; Le Goff, peintre-décorateur.

Costumes nouveaux de la Maison Bosc. Ameublements de la Maison Ponsoanet.

ARTISTES DU CHANT

Ténors. — MM. Scaramberg, Garoute, Andrieu, Deville, Carbonnal, Forest, trial. Barytons. — MM. Decléry, Huguet, Thonnérieux.

Basses. — MM. Sylvain, Artus, Seurin.

ARTISTES DU CHANT

Soprani. — Mmes Lafargue, Tournié; Mlles Milcamps, Sapally.

Contralto. — Mlle Eva Romain.

Dugazons. — Mlles de Camilli, Duprat; Mmes Stréliski, Péllisson, mère dugazon.

ARTISTES DE LA DANSE

Mlle Cerny, 1^{re} danseuse noble; M. Sover de Tondeur, premier danseur noble; Mlles Irène Lovati, première danseuse demi-caractère; L. Albers, travestis; Lachassaigne, Colombo, Marthe Mark, Francine Aubert, deuxième danseuses.

PERSONNEL MUSICAL

MM. Miranne, 1^{er} chef d'orchestre; Charles Gerin, Couard, seconds chefs d'orchestre; A. Georges, 3^e chef répétiteur; M. Forestier, pianiste accompagnateur, organiste, chef de chant; Mlle Monnier, pianiste accompagnatrice, chef de chant; M. Polin, répétiteur des chœurs.

ORCHESTRE DE 60 MUSICIENS

Solistes. — MM. Jouët de Lanciduais, premier violon; Georges, chef d'attaque des seconds violons; Vanel, alto; Ugo Bedetti et Pio Bedetti, violoncelles; Gayraud, contrebasse; Forestier, harpiste; Lucas, flûte; Bridois, hautbois; Aubrespy, clarinette; Gorron, clarinette-basse; Terraire, basson; E. Gerin, cor (1^{er} pupitre); Schwentzer, cor (2^e pupitre); Lagrange, piston; Brulé, trompette; Vigouroux, trombone; Jenfer, tuba.

CRÉATIONS DE LA SAISON

Siegfried, drame lyrique en 3 actes, de Wagner.

Hensel et Gretel, conte lyrique en trois actes, de Humperdinck.

Princesse d'Auberge, comédie musicale en 3 actes, de Jean Blox.

Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique en 4 actes, de Gluck.

Ninon de Lenclos, opéra-comique, en 4 actes, de MM. Lenéka et A. Bernède, musique de M. Missa.

REPRISES

Aïda, *La Flûte Enchantée*, *Le Roi d'Ys*, *Lohengrin*, *Thaïs*, *L'Etoile du Nord*, *Le Prophète*, etc.

La réouverture est annoncée pour le jeudi, 18 octobre, avec les *Huguenots*.

THÉÂTRE DE GUIGNOL

Les facéties, les boutades, les « gognandises » ainsi que le caractère si drôle et, si essentiellement local de Guignol et de Gnafron exerceront toujours une attraction sur le public lyonnais.

Sur nos grandes scènes le drame et la comédie, voire l'opéra, ne cessent de subir des transformations. Les vieux mélodrames ne passionnent plus : ils sont d'un autre âge. Les directeurs de théâtre se voient de plus en plus dans la nécessité, pour faire recettes, de leur substituer des œuvres d'un genre nouveau adaptée au goût du jour. La *Grâce de Dieu*, la *Tour de Nesles*, qui ont fait verser autrefois tant de larmes à nos grands parents, n'émeuvent plus ; le public en est blasé, comme il est blasé aussi des comédies du vieux répertoire qui faisaient courir tout Lyon aux Céles-

tins et dans lesquelles se sont distingués Lucco, Laly, Martin et la bonne maman Michon dont les Lyonnais d'il y a trente ans ont gardé le meilleur souvenir.

Mais une chose qui restera immuable, qu'il est impossible de transformer, et vers laquelle, malgré cela, ne cesseront d'aller les sympathies du public, c'est notre théâtre de Guignol ; tel il a été créé, tel il est resté, tel il restera, avec ses personnages aux physionomies, aux attitudes, au langage typiques, sans lesquels un théâtre de marionnettes à Lyon n'aurait plus sa raison d'être.

Depuis l'époque, très lointaine déjà, où un Lyonnais de génie, dont le nom malheureusement est resté ignoré, créa les personnages de Guignol, de Gnafron et de Madelon personne n'a cherché à en modifier le caractère, l'originalité. Le timbre de voix des personnages a même été respecté. C'est que tout cela forme un bloc, un ensemble parfait, intangible.

Tous les personnages du théâtre de Guignol ont été dessinés d'après nature; ils ont existé, cela ne fait pas de doute. On les a vus, dans quelque coin du Gourguillon, en chair et en os ; c'est là que l'homme de génie dont nous venons de parler (le qualificatif n'est pas trop fort), qui était en même temps un observateur profond, les a pris et les a mis en scène en les caricaturant un tantinet pour les mieux faire saisir.

Si l'on tentait de changer à Guignol et à ses partenaires quoi que ce soit, on en ferait des personnages vulgaires, sans saveur aucune. Il faut les laisser comme ils ont été créés, avec leurs moindres particularités. Les auteurs de pièces de Guignol l'ont compris ainsi.

Mais, parmi les nouvelles pièces que nous avons vu représenter, il en est peu, croyons-nous, où l'auteur se soit mieux maintenu dans la tradition que dans celle qui se joue aujourd'hui au théâtre du quai St-Antoine, *Guignol en voyage de nocces*. Non seulement on trouve, dans cette pièce, des scènes d'une exquise cocasserie, suscitant de gros éclats de rire, mais on y découvre une grande justesse d'observation.

Le rideau se lève sur deux commères qui font songer à Mme Durand et à Mme Lafont, les bonnes femmes dont notre collaborateur Jules Tairig, a ici même, présenté les curieuses physionomies. Les deux commères, une nuit d'été, jacassent à leurs fenêtres; leur entretien est soudain interrompu par Gnafron, qui paraît à une fenêtre voisine, coiffé d'un bonnet de coton. Gnafron « agonise » de sottises les deux vieilles dont le bavardage l'empêche de dormir. Le feu se déclare ensuite chez Gnafron, la pompe à vapeur arrive lorsque l'incendie est éteint, à la façon des carabiniers. C'est un tableau très réussi et fort réjouissant. Citons encore le mariage de Guignol et de Louison à la mairie, la noce chez la somnambule, chez le photographe, chez le commissaire,

aux mines d'or. Tout cela est d'un comique achevé et constituera un spectacle dont ne sauraient se priver les amateurs de bonne et saine gaieté.

A UNE FEMME

Faible, oh ! combien ! de corps et d'âme,
Que tu me donnes du souci !
Et cependant je t'aime ainsi,
Adorable et fragile femme !

Que n'as-tu, dis-je quelquefois,
Une vigoureuse compagne,
Telle que l'air de la campagne
En mûrit à l'ombre des bois !

Ta face éclairée et ravie,
Que n'éteindraient plus les pâleurs,
Prendrait leur coloris aux fleurs
Dont s'embellirait notre vie.

J'écarterais de mon destin
L'angoisse croissante et mortelle
De penser : « Comment se sent-elle ? »
En m'éveillant chaque matin.

N'ayant pour toi plus rien à craindre,
Las d'être le bras qui défend,
J'aurais à mon tour, ton enfant,
La douceur de me faire plaindre.

Affranchi du constant effroi
Où ta langueur, hélas ! me laisse,
Parfois je f'indrais la faiblesse,
Afin de m'appuyer sur toi.

Si de ton sort j'étais le maître
Amie, oh ! tu serais ainsi.
J'aurais alors moins de souci,
Mais je t'aimerais moins peut-être.

Maurice OLIVAIN

CONTE DE VENDANGES

Ceci se passait au temps jadis, au pays de Provence, en des jours de légende et de féerie, dont le souvenir berce encore nos rêves anémiés. La sourire des filles n'était alors ni plus joyeux, ni plus chantant et la rose rouge, cueillie au jardin fleuri et piquée dans leur chignon clair, n'avait pas un charme plus ensorceleur. La chanson des oiseaux était la même qu'aujourd'hui dans les massifs ensoleillés dressés comme de magnifiques touffes de lumière et de joie sous le ciel aux clartés légères. La cantilène des cigales s'éternisait sur les routes aux heures de midi et, les soirs d'été, c'était l'invariable refrain des grillons dans les plaines baignées de lune et d'infini.

Ceci se passait en des temps lointains, alors que les aïeules de nos arrière mères-grand n'étaient pas encore de ce monde. La Provence, lourde de rêves et de rêves, apparaissait déjà comme un immense clos empli de roses épanouies et, par les aubes parfumées, lorsque le premier rayon des lumières blondes tremblait à la cime des collines éveillées, des âmes légères s'en allaient le long des chemins du ciel pour choisir les nids merveilleux où frémirait le premier souffle des Mistral, des Aubanel et des Roumanille, et de tous les hommes aux rêves chantants, ces dieux superbes qui devaient surgir

ASTHME ET CATARRHE
 Guéris par les CIGARETTES
 ou la POUDRE **ESPIC**
 Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
 Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
 plus efficace de tous les remèdes pour
 combattre les Maladies des Voies respiratoires.
 Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
 Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
 EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
 9, Place Jacobins, 9
 LYON
Ch. MORETTON & Co
 Envoi franco Catalogue illustré

Eviter les contrefaçons
CHOCOLAT
MENIER.
 Exiger le véritable nom

UN CLOU DE L'EXPOSITION

Un des Clous de l'Exposition, et un vrai Clou celui-là, c'est le colossal Ballon captif de la Société du St-RAPHAEL-QUINQUINA.

Ce n'est pas seulement de l'Exposition, mais de tout Paris qu'on lit sur cet immense aérostat ce nom si souvent répété St-RAPHAEL-QUINQUINA.

Ce Vin tonique de premier ordre est apprécié et connu dans le monde entier. En lisant la réclame du Ballon, tous les Etrangers venus à l'Exposition sont en pays de connaissance. Ils trouvent facilement à Paris ce qu'ils consomment habituellement soit à Chicago, à Buenos-Ayres, à Calcuta, à Shanghai, etc., etc.

Le St-RAPHAEL-QUINQUINA figure en outre merveilleusement à l'Exposition à la Classe 61, ancienne Galerie des Machines, où chaque jour une foule considérable se presse à son magnifique Pavillon pour y venir chercher les divers objets distribués au Public et y porter leur commande.

Le St-RAPHAEL-QUINQUINA jouit d'un prestige et d'une popularité de premier ordre dus à la supériorité et à l'ancienneté de sa Marque qui, sans publicité tapageuse a atteint les sommets de la Renommée.

A tout Seigneur, tout honneur : le St-RAPHAEL-QUINQUINA a été déclaré **HORS CONCOURS**.

Malgré les nombreuses imitations, le St-RAPHAEL-QUINQUINA est resté et restera toujours le Tonique idéal par excellence.

du sol provençal pour en peupler l'Olympe magnifique.

Donc, ceci se passait en des temps lointains et l'histoire m'en fut contée, certain soir d'automne, par les brises qui se jouaient dans les branches d'un olivier millénaire.

C'était vendanges : Septembre aux che-
 voux roux avait doré les grappes et les
 pampres puissants se courbaient sous le
 poids de fruits gonflés de vie. Par les
 plaines semées de cailloux blonds, de
 belles filles s'en allaient en ribambelles,
 panier au bras et serpe en main, hâtant
 le pas vers les vignes aux promesses sa-
 voureuses.

La terre, grisée de soleil et de sen-
 teurs, clamait sa joie reconfortante par
 toutes les bouches de ses sillons et de
 ses ravines. L'infini était plein de bruis-
 sements harmonieux et de plaintes mélo-
 diques.

Près de la Ferme des Cigales, qui dor-
 mait toute blanche dans un fouillis de
 lierre et de chèvrefeuille, le long de la
 route grise, une vigne aux ceps vigou-
 reux s'étendait à l'infini, allait se perdre
 à l'horizon vers la colline. De loin en
 loin, un mûrier dressait son front ro-
 buste et sa frondaison élargie, ou, bar-
 rant l'étendue, un rideau de cyprès fai-
 sait un abri contre la bise à un carré de
 plants jeunes et délicats.

Par vingt sentiers, les vendangeuses
 arrivèrent dans la vigne. Les fichus et
 les tabliers clairs apparurent tout à coup
 comme de grandes fleurs simples, rou-
 ges, jaunes et bleues, surgies des massifs
 de feuilles. C'était de la joie qui entraît
 dans le champ avec les vendangeuses ;
 des exclamations et des éclats de rire
 montèrent un instant vers les clartés où
 zigzaguait le vol des papillons, puis un
 grand silence se fit dans l'immensité.

Panier à panier et corbeille à corbeille,
 les raisins s'en allaient vers la cuve.
 Les femmes accomplissaient leur labeur
 avec sérénité et les pampres allégés de
 leurs grappes redressaient leurs bras de
 feuillage, comme pour proclamer avec
 fierté la bonne tâche terminée.

Soudain une chanson s'éleva derrière
 une haie bordant l'un des sentiers qui
 menaient vers la ferme. Une chanson —
 des rythmes de langueur et de rêve, des
 notes légères, cristallines, des phrases
 d'émotion et de beauté — des mots de
 songe — une chanson s'éleva, lentement,
 comme une fumée d'encens qui monte,
 une chanson qui fit passer des sensations
 étranges par l'étendue. Cette chanson
 riait et pleurait, avait des sanglots et des
 spasmes, des battements d'ailes d'oiseaux
 en fête et des plaintes d'oiseau blessé :
 nulle oreille humaine n'avait jamais en-
 tendu cette chanson.

Les femmes courbées entre les vignes
 crurent à une minute d'hallucination, se
 dressèrent toutes à la fois pour se tou-
 cher le front. Le soleil avait chauffé les
 nuques à travers l'épaisseur fragile des

coiffes bariolées, mais ce n'était point
 hallucination ni coup de soleil ; les ryth-
 mes de la chanson surnaturelle conti-
 nuaient à s'égrener dans l'air calme, à
 retomber en cascades frémissantes sur
 les touffes de feuilles où riaient les bran-
 ches d'or pâle.

En vérité, que disait-elle, cette chan-
 son ? La brise d'automne qui me conta
 cette histoire n'avait point souvenance
 des notes légères et cristallines, des mots
 de songe et de langueur, des phrases
 d'émotion et de beauté. C'était une chan-
 son, éternelle comme les temps, viatique
 divin que les dieux donnèrent à l'homme
 en l'exilant sur la terre : chanson d'amour
 qui fait trouver douces les heures, chan-
 son de joie qui cicatrise les blessures
 mal guéries, chanson de paix et de con-
 solation qui aide au labeur journalier,
 chanson rose comme les roses et bleue
 comme les bleuets, qui garde en elle tous
 les parfums et toutes les chimères.

Les vendangeuses s'en vinrent vers la
 haie, mais ne virent personne dans le
 sentier, par-delà le rideau d'églantines
 et de ronces. Et, cependant, la chanson
 montait toujours, et jusqu'au soir, les
 femmes restèrent là, en extase.

Quand le soleil ne fut plus qu'une
 boule rouge, là-bas, dans l'incendie de
 la vallée, du côté du Rhône, la chanson
 s'assoupit tout à coup, se perdit dans la
 brume, comme une fumée qui s'envole
 et disparaît. Alors seulement les vendan-
 geuses songèrent à leur tâche interrom-
 pue et s'en retournèrent pour achever de
 cueillir les grappes mûres.

Mais, comme ceci se passait au temps
 jadis, en des jours de légende et de
 féerie, les belles filles ne trouvèrent plus
 rien à glaner dans l'immensité de la
 vigne. D'invisibles mains avaient porté
 la vendange vers la ferme, où jamais, de
 mémoire de vigneron, les raisins
 n'avaient été si magnifiques et si savou-
 reux, où jamais récolte si abondante
 n'avait fait déborder les cuves.

Et, tandis que par les plaines semées
 de cailloux blonds les belles filles s'en
 allaient en chantant, la vigne mysté-
 rieuse était toute empourprée par le cré-
 puscule vermeil,

Fernand de ROCHER

Gabriel VICAIRE

Gabriel Vicaire vient de s'éteindre. Près
 de nous, au cimetière d'Ambérieu, la
 mort a ramené le poète bressan. Son
 œuvre lui survivra longtemps et, à côté
 des meilleurs poèmes continueront à
 prendre place les *Emaux bressans*, *Marie-
 Madeleine*, le *Miracle de Saint-Nicolas*,
 l'*Heure enchantée* etc.

De lui les vers suivants :

MADAME LA LUNE

Le soir tombe au parterre des cieux
 Entre le lys et la renoncule,
 Et les violons du crépuscule
 Soupirent un air délicieux.

Ah ! les violons du soir qui tombe,
Qu'ont-ils à pleurer si tendrement ?
C'est comme l'aveu d'un cœur aimant
Où l'adieu léger de la colombe.

Célébrent-ils l'amoureux souci
D'un papillon bleu fou d'une rose !
On n'en sait rien, mais c'est quelque chose
Qui fait ô mon Dieu, qu'on pleure aussi.

Et voici venir la nuit très douce,
La mystérieuse et sombre nuit,
Ses pieds délicats glissent sans bruit
Sur les blancs tapis de fine mousse.

Les violons pleurent au jardin
Comme au convoi d'une jeune morte.
Le palais féérique ouvre sa porte ;
La blanche lune apparaît soudain.

Sous son vêtement de blanche hermine,
La Lune apparaît en sa beauté.
Au doux appel du cor enchanté
Tout le ciel fleurit et s'illumine.

Lys immaculés et lilas blancs
Frissonnent déjà dans la lumière ;
Les roses jouent à qui la première
Saluera la Reine aux yeux dolents.

Elle cependant que rien ne touche
Descend lentement l'escalier d'or,
Elle écoute au loin mourir le cor
Puis elle passe, un doigt sur la bouche.

Gabriel VICAIRE.

QUI PERD GAGNE!

(SUITE ET FIN)

II

Il n'y a, décidément, pas de justice en ce bas monde !

Le lendemain, entre six et sept, à la deuxième reprise, Legoff recevait un joli coup d'épée dans le flanc droit ; et si, par grâce spéciale, aucun organe essentiel n'avait été atteint, notre héros n'en devait pas moins garder la chambre pendant quinze jours.

Quinze jours sans revoir Marcelle !... cruelle perspective !

La nuit venue, ses amis partis, et la concierge qui le soignait redescendue à sa loge, il se livrait dans la solitude à d'amères réflexions, lorsque deux coups discrets furent frappés à la porte de la chambre ; il cria d'entrer, et crut rêver en voyant s'avancer vers son lit la grand-mère de Marcelle.

— Vous, madame ? balbutia-t-il... vous ?

— Malheureux garçon ! vous êtes blessé !

— Pas grièvement... une simple égratignure, madame... Rassurez-vous... Mais, vraiment, je suis confus...

— Oh ! ces jeunes gens !... Vous voilà bien avancé, maintenant !... Et qui s'occupe de vous ?

— Ma concierge.

— Pauvre enfant !... Vous pouvez vous vanter de nous avoir plongés dans l'inquiétude ! Toute l'après-midi, nous vous avons attendu, ma fille n'était pas allée à ses leçons. Quand nous avons vu que vous ne veniez pas, malgré votre promesse, nous avons appréhendé un

malheur, et Marcelle ne m'a donné de cesse que je ne me fusse décidée à passer prendre de vos nouvelles... Heureusement, votre blessure n'est pas grave !... Vous ne manquez de rien ? Non ? Alors, je me sauve !... A demain !...

Elle partit, laissant Legoff rasséréné, ravi, bénissant l'égratignure qui lui valait de l'adorée une si évidente marque d'intérêt ; il passa une excellente nuit.

III

La grand-maman qui, entre temps, s'était discrètement renseignée auprès de la concierge sur ses habitudes et ses fréquentations, revint le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours, s'attardant chaque fois un peu plus au chevet du blessé, et chaque fois lui apportant quelque friandise dans son sac à ouvrage : promptement, une grande intimité s'était établie entre eux, et avant la fin de la semaine ils en étaient aux confidences.

Pierre sut ainsi par sa garde-malade que M. de Chaignebun, son fils, — le père de Marcelle, — avait été ruiné dans des spéculations sur des terrains par les manœuvres déloyales d'un entrepreneur contre lequel, à sa mort, il laissait un gros procès engagé. Sur le gain de ce procès reposait le suprême espoir des deux femmes ; mais, faute d'argent, elles avaient dû suspendre l'instance. Marcelle, la brave petite, s'était même vue forcée de donner des leçons, d'ailleurs peu rétribuées, pour combler l'insuffisance de leurs ressources.

Ce procès, on le comprend, était devenu la constante préoccupation de la vieille dame ; aussi, apprenant que Pierre avait commencé ses études de droit avant de se brouiller avec son oncle, ne se fit-elle pas prier pour lui apporter tous ses papiers.

Quels ne furent la stupeur, l'indignation, le chagrin du pauvre garçon, en découvrant, au premier coup d'œil jeté sur les dossiers, que le spoliateur de ses amies n'était autre que son oncle !

Lorsque, le lendemain, Mme de Chaignebun revint à l'heure accoutumée ; lortque, anxieuse, elle l'interrogea sur le résultat de son examen, il ne se sentit pas le courage de lui révéler l'atroce vérité ; il la pria simplement de bien vouloir attendre qu'il fût rétabli pour s'occuper de cette affaire.

— Votre adversaire est un voleur, ajouta-t-il avec énergie, mais pour lui faire rendre gorge, vous pouvez vous reposer sur mon dévouement !

Qu'espérait-il obtenir de son oncle ? Par quelles supplications comptait-il le fléchir, ou par quels arguments se flattait-il d'éveiller des remords dans cette conscience endurcie ? Il ne le savait trop lui-même. Mais il arriva que le sort arrangea bien les choses : une attaque d'apoplexie envoya l'oncle rendre ses comptes dans un monde meilleur.

Se croyant éternel, sans doute, le peu digne homme ne laissait pas de dispo-

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

Agence de Publicité Fournier

14, rue Contort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

PALAIS DE GLACE DE LYON

Tous les Lyonnais soucieux des intérêts et du bon renom de leur ville apprendront avec une immense satisfaction que le magnifique édifice, laissé vacant par la fermeture et le transfert à Paris du musée Guimet, vient de subir une féérique métamorphose qui le place, par ses combinaisons attractives et industrielles, au premier rang des curiosités du siècle.

Il devenait urgent de doter enfin notre ville d'un établissement grandiose, où toute la haute société lyonnaise put se donner rendez-vous, et qui attirât en même temps les étrangers, si dédaigneux jusqu'à ce jour des seules attractions classiques que nous avions à leur offrir.

A l'heure qu'il est, l'on peut dire que cette création nouvelle, indispensable au prestige de la seconde ville de France, vient d'être réalisée.

Grâce à l'initiative d'ingénieurs de talent qui ont groupé autour d'eux et intéressé à leur entreprise les principaux industriels de notre cité, le musée Guimet vient d'être transformé en un merveilleux Eden du patinage, similaire et rival, ou plutôt supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Par sa situation unique, à proximité du Parc de la Tête-d'Or, au centre de rayonnement de plusieurs lignes de tramways, à cinq minutes des lignes de Perrache-Brotteaux et de Perrache à l'entrée du Parc ; à deux minutes seulement du tramway de la Compagnie lyonnaise de Perrache au Parc (2^e entrée) sans compter les autres lignes dont on doit incessamment commencer les travaux et qui doivent passer devant le Palais de Glace, cet établissement est appelé à un gros succès.

Les bâtiments existants, par leur disposition, leurs proportions et leur magnificence, se prêtent merveilleusement à leur nouvelle affectation.

Au rez-de-chaussée, à côté le garage de bicyclettes, devant accès trois portes monumentales, à l'entrée principale immense hall de publicité avec distributeurs automatiques et concédés à l'Agence Fournier. A l'autre entrée, grande brasserie et restaurant avec terrasse. Au premier étage, une salle de concert, avec théâtre machiné comme une scène de féerie et un jardin d'hiver avec grottes, rocailles, vasques d'eaux et toute la flore exotique. Le deuxième étage et réservé à une exposition permanente de peinture et de sculpture. A côté, une salle de sport agencée à cet effet, avec plancher d'escrime, trapèze, etc., et jusqu'à des bateaux pour apprendre à ramer.

C'est sur un terrain adjacent à l'immeuble et d'une superficie considérable que l'on a élevé les constructions nouvelles : une immense salle avec une piste de vraie glace de 2.000 mètres carrés, la plus grande d'Europe avec son pourtour promenade d'où l'on apercevra la salle des machines, une merveille pour les techniciens : une galerie circulaire sur laquelle un concert par un orchestre de trente musiciens se fera entendre tous les jours, l'après-midi et le soir ; à proximité du patinage, des cabines de douches. Il est évident que pour le luxe, le confortable, les attractions et surtout pour les dimensions de la grande salle de patinage et de la piste de glace, tous les établissements similaires d'Europe seront de beaucoup distancés.

Il n'est pas à Lyon de sport qui compte un plus grand nombre d'adhérents et, faut-il le dire, de fanatiques que le patinage sur glace. Lorsque, par un froid rigoureux, le lac de la Tête-d'Or est livré aux ébats des patineurs, l'affluence du monde est énorme, et c'est par dix et quinze mille que les amateurs sillonnent chaque jour la vaste nappe de glace dont les craquements et les fissures commandent souvent la plus extrême prudence.

Lorsque le public aura à sa disposition un établissement de patinage merveilleux de luxe et de confortable, avec des professeurs stylés et corrects, une piste de glace soigneusement entretenue et l'assurance de se livrer sans aucun danger à ses plaisirs favoris ; lorsque par la bise qui cingle àprement le visage et gercé les peaux délicates, les dames si friandes du patin, pourront échanger leurs impressions dans l'atmosphère tempérée d'une salle immense qui flamboiera la nuit venue, sous les torrents de lumière électrique, le Palais de Glace deviendra vite l'établissement le plus fréquenté de toute la province en même temps que le rendez-vous de prédilection de la société lyonnaise.

sitions testamentaires, et Pierre se trouva, de par la loi, investi de sa succession.

Mais, alors, le pauvre garçon tomba dans de nouvelles et graves perplexités : accepterait-il, avec la totalité de cet héritage, la complicité d'un vol abominable ? Jamais de la vie ! D'autre part, restituer tout bonnement le montant de ce vol aux dames de Chaignebrun, en supposant même que leur délicatesse se prêtât à ce compromis, n'était-ce pas leur apprendre que l'on appartenait à une famille d'escrocs, encourir leur mépris, renoncer à de chers projets encore inavoués ?

Une fois rétabli, Pierre garda donc le silence sur son changement de situation, continua de se drendre à son Ministère comme par le passé, et de voyager tous les matins avec Marcelle sur l'« impériale » du tramway.

Maintenant, la glace était rompue ; on causait amicalement, comme de vieilles connaissances, et même on se voyait assez souvent, le soir, dans le petit appartement du boulevard de Port-Royal ; toutefois, Pierre n'avait pas encore trouvé la solution de son problème, et lorsque le procès revenait sur le tapis, — on lui avait laissé le dossier entre les mains — lorsque Marcelle l'interrogeait avec intérêt sur le résultat de ses démarches fictives, il sentait sa conscience bourrelée de remords et se jugeait un affreux scélérat.

Enfin, un soir, les deux femmes le virent arriver la figure rayonnante, le geste exubérant, comme un homme qui se sait porteur d'une grande nouvelle ; en entrant, il cria :

— Il y a du nouveau !

— Ah !... firent-elles, toutes pâles.

— Oui... Votre adversaire est mort...

Mais nous allons attaquer la succession et des renseignements que j'ai pris, je puis répondre absolument, dès aujourd'hui, du gain de votre cause !... Maintenant, continua-t-il avec un vif anxiété, voulez-vous me laisser la conduite de cette affaire ?... Il y aura des démarches et des formalités longues et pénibles que je serai heureux de vous épargner ; il vous suffirait pour cela de me donner une procuration et quelques signatures au fur et mesure des besoins..

— Mais, vos occupations ?

— Je m'arrangerai avec mon sous-chef.

— Et de l'argent ?

— C'est le cadet de mes soucis, car je possède un oncle qui me prêterait des verges pour corriger votre voleur !

Et il se mit à rire à l'idée du bon tour posthume qu'il se proposait de jouer au défunt.

La grand'mère accepta.

Aussitôt Pierre ouvrit une serviette bondée de papiers.

— Veuillez signer tout ce grimoire... Et vous aussi, mademoiselle... Tenez-vous à en prendre connaissance ?

— Oh ! non ! je signe les yeux fermés ! Je m'en rapporte aveuglément à vous... Mais comment nous acquitter jamais ?

— Bah ! bah !... l'arrêt rendu, nous parlerons des honoraires !

Ce soir là, Marcelle s'attarda un peu plus que de coutume sur le palier, en accompagnant Pierre Legoff ; comme la veille du duel, elle se contenta de le remercier d'un mot, mais lorsqu'il lui demanda doucement :

— Vous êtes heureuse ?

— Oh ! oui, murmura-t-elle, les larmes aux yeux, bien heureuse !...

IV

Les fameux papiers présentés aux deux femmes comme des pièces de procédure n'étaient que des papiers de haute fantaisie, et il fallait vraiment leur profonde ignorance en matière juridique pour que Legoff eût pu se flatter de mener à bonne fin son plan audacieux de restitution détournée.

Il n'en prenait pas moins son rôle de conseiller tout à fait au sérieux, et le procès était pour lui le meilleur des prétextes pour passer ses soirées entières auprès de son amie.

A chacune de ses visites il apportait des nouvelles excellentes.

— Ça marche ! répétait-il en se frottant les mains, ça marche à pas de géant ! Notre avoué est une perle. En voilà un gaillard ! il vous enlève cette affaire à la baïonnette !...

Enfin, un dimanche matin, il se présenta, grave comme un homme de loi, nanti d'un portefeuille énorme d'où il tira des liasses de billets de banque ; — il déposa sur la table le montant du litige avec les intérêts accumulés depuis l'introduction de l'instance, — deux cent soixante-trois mille quatre cent cinquante-huit francs, bien comptés, et des centimes ; — puis, présentant aux deux femmes une feuille de papier timbré, il les pria de signer, à son nom, une décharge de cette somme.

L'opération terminée, il se disposait à prendre congé.

La grand'mère l'arrêta.

— Pardon, monsieur, dit-elle très émue, c'est à vous, à vous seul, que nous sommes redevables du gain de notre cause... L'arrêt est rendu... Il serait temps, j'imagine, de parler des honoraires...

— Madame...

— Le mot vous effarouche, mais n'y aurait-il pas un moyen de concilier

ANÉMIE



EN 20 JOURS ELIXIR de S. VINCENT de PAUL
GUERISON RADICALE par l'
Renseignements chez les SEIGNEURS de la CHARITE, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
GUINAY, Ph^m, 1. Passage Saulnier, Paris et 1^{er} Ph^m. — Broch. franco.

vosre délicatesse et notre reconnaissance ?

Elle contempla un instant les deux jeunes gens, et avec un bon sourire attendri :

— Vous aimez Marcelle, n'est-ce pas ? reprit-elle, et, parce que vous êtes pauvre, vous n'osez lui avouer votre secret?... Mais on l'a deviné... Elle aussi vous aime, la chère petite !... Je puis vous le dire, maintenant que nous voilà riches, grâce à votre dévouement... Vous avez été à la peine : il n'est que juste que vous soyez à l'honneur...

Et la bonne vieille dame mit la main de sa petite-fille dans la main de Pierre ; puis, montrant l'or et les billets de banque épars sur le tapis de la table :

— Voici sa dot, dit-elle ; en gagnant son procès, c'est le vôtre en même temps que vous avez gagné.

Pierre sourit :

— Qui perd gagne ! pensa-t-il en effleurant le front de sa jolie fiancée.

Maxime AUDOUIN.

LIBRE CHRONIQUE

La Justice informe

A Paris, l'assassinat de la rue Fontaine — je ne boirai pas de ton eau, dit la police dépistée — a du moins eu ce résultat : de réhabiliter la mémoire de la victime dans l'estime des commères, ses voisines, qui la considéraient comme une fille galante.

Or, les constatations judiciaires ont établi que cette malheureuse a été frappée au moment où elle tenait son « nécessaire à ouvrage » qu'on a retrouvé dans sa main crispée. Et ces instruments de travail n'étaient nullement ceux dont les mauvaises langues de son quartier prétendaient qu'elle tirait ses ressources. Elle tirait l'aiguille, tout simplement, et même après sa mort tragique, elle fournit encore un « canevas à broder » à la chronique et à la Sûreté.

Ses veilles laborieuses lui avaient permis d'amasser quelques économies, qu'elle plaçait à la Caisse d'Epargne... et dans un moulin à café.

Le premier de ces établissements financiers ayant dû lui refuser de recevoir un dépôt excédant le maximum de son livret, Augustine Durand dut se préoccuper d'une autre destination pour cette partie de son avoir.

C'est ainsi qu'elle avait trouvé un consignataire de bonne volonté en la personne de M. Jules — et non pas Mon-

sieur Alphonse, notez-le bien — qui, par son billet laconique et amical lui assurait le placement de 400 francs.

Les limiers de M. Cochefert, emballés sur cette piste, ont immédiatement identifié — sans même en référer à M. Bertillon — ce M. Jules avec le « jeune homme blond » que d'indiscrètes personnes virent fermer brusquement la fenêtre de Jenny l'Ouvrière (pardon !) d'Augustine la Brodeuse.

Ces curieuses spectatrices — qui tout d'abord n'attachèrent aucune importance à cet incident futile — ne craignirent pas de pousser ensuite l'inconséquence jusqu'à désigner cet obturateur de croisée comme l'assassin probable de leur malheureuse voisine — accusation téméraire et qui ne tient pas debout, car il est démontré péremptoirement, par l'autopsie légale du cadavre, que la décédée est morte d'un coup de marteau ou de fer à repasser — on ne sait pas encore exactement, la justice informe — mais non de l'occlusion de sa fenêtre.

Si tous les gens qui — craignant les courants d'air — ferment une croisée quelconque, devenaient, par ce simple fait, des clients de la cour d'assises, le rôle de nos bons jurés deviendrait tellement considérable et absorbant, qu'ils devraient siéger en permanence, jours et nuits, dans le temple de Thémis.

Et, maintenant, blâmons l'incurie de la police, qui n'avait qu'à ouvrir la table de nuit de la victime, pour mettre la main sur son Jules.

FRANC-SILLON.

L'Esprit des Autres

Le jeune Gontran, après avoir rôti le balai jusqu'au manche, se décide à épouser sa cousine.

A la sortie de la mairie, la belle-mère s'adresse à son nouveau gendre :

— Eh bien ! beau-neveu, c'est fini ; j'espère que vous ne ferez plus de sottises ?

— C'est la dernière, chère tante.

Un ténor débute à Marseille : le parterre siffle, le paradis gronde. Tout à coup l'artiste pousse un *sol* dièse, qui met la salle en émoi.

— C'est un compatriote ! crie un spectateur des galeries. Ze l'ai reconnu à cette note : c'est le *sol* natal.

Une dame tient précieusement sur ses genoux un panier dans lequel se trouve

THÉ

DES

MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

ABONNEMENTS D'ESSAI

DE TROIS MOIS

du 1^{er} octobre au 15 décembre inclus

JOURNAL DES DEMOISELLES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

14, Rue Drouot, Paris

Paris : 3 fr. Départements : 3 fr. 50

67 années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et ont placé cette publication, la meilleur marché et la plus complète de toutes celles du même genre, à la tête des plus intéressantes et des plus pratiques de notre époque.

LA TOILETTE DES ENFANTS

RECUEIL DE MODES ENFANTINES

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

France : 1 fr. 50

Cette charmante publication, dédiée aux mères de famille qui s'occupent de la toilette de leurs enfants contient :

Une Causerie sur les Modes enfantines ; Des Modèles de Robes, Chapeaux, Manteaux, Lingerie, Layettes pour fillettes et garçons ; Un et souvent deux Patrons découpés ; Une gravure de Modes coloriée ; Et, enfin une Planchette trimestrielle contenant Patrons et Broderies.

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

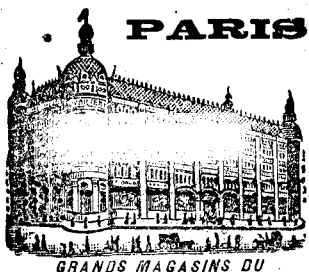
Paraissant le 15 de chaque mois

Paris : 1 fr. 75. Départements : 2 fr. 25

Venant rappeler chaque mois, avec des surprises nouvelles, le souvenir du donateur. Texte illustré de plus de 200 magnifiques gravures. Contient en outre chaque mois :

Cartonnages coloriés ; Figurines à découper ; Décors de théâtre ; Surprises de toutes sortes.

On s'abonne par mandat-poste à l'ordre de M. F. THIERY, Directeur du Journal, 14, rue Drouot.



PARIS

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^e Paris

L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco**.

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux

DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la POUDRE.
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

enfermé un affreux caniche passé en contrebande.

A la première station, Azor se met à pousser plusieurs ouah ! ouah ! significatifs.

La vieille dame, pour l'inviter à se taire lui parle en lui faisant : Hou ! hou ! hou ! le vilain !

— N'aboyez pas tous les deux à la fois s'écrie un monsieur grincheux.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 6 octobre 1900.

Chronique : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés : Les derniers des Romains, par G. Lenôtre; Théâtres, par H. Lemaire;

Exposition de 1900 : Le palais des armées de terre et de mer (parties françaises), par L. Saint-Fégor; L'Asie Russe, par Borie. On vend « les Charmettes », par N.; Une pêche à la baleine dans les Schetland, par X.; Un contre-torpilleur chinois, capturé par les Français, par L. Fillol;

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Petit courrier des Théâtres, Le Sport, par A. Wimille, La Semaine illustrée, par N. Nozeroy; Les courses, par Archiduc.

Nouvelle illustrée : La petite Mouette, illustrations de Simont. Le numéro : 50 centimes.

A lire : *Le Triomphe de la Vérité*, par Edouard MICHEL, roman.

Caen, imprimerie Vve A. Domin, 1 fr. 50.

LECTURES POUR TOUS

Abonnement. Un an : Paris, 6 fr. Départements, 7 fr. Étranger, 9 fr. — Le numéro, 50 centimes.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles
Rédaction et Administration, Paris, 34, rue de Lille, Paris

Paraît tous les mardis. — Le numéro : 10 centimes.

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur Léon Merlin, 12, rue César-Bertholon St-Etienne (Loire)

Cet organe de jeunes, spécialement consacré aux poètes, et l'un des plus anciens et des plus répandus de province, insère gratuitement les envois de ses abonnés et ouvre de grands concours périodiques gratuits.

Abonnements : un an 6 fr., 6 mois 3 fr.

LA VIE PROVENÇALE

Revue mensuelle illustrée.

Direction et Rédaction, 19, rue Venture, Marseille.

L'AMIE DE LA JEUNE FILLE

Revue Mensuelle paraissant le 15 de chaque mois, direction de Mme Jeanne France et publiée au profit d'un orphelinat.

Direction : 139, avenue de Versailles, Paris.

Imprimerie et administration : Aulnay-lès-Bondy (Seine-et-Oise).

LA REVUE PHOCÉENNE
littéraire et artistique.

Directeur : Alex. S. Patrickios

Direction et Rédaction, 32, rue Sainte-Marseille

Paraît une fois par mois, le numéro, 0, 35 cm.

MONITEUR DE LA MODE

Paraissant toutes les semaines. — Le numéro 10 centimes.

Spectacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié.
Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

Tous les soirs, *Tricoche et Cacolet*, l'amusant vaudeville de Meilhac et Halévy, enlevé avec entrain par MM. Didier (Cacolet), Gonneau (Tricoche), Clément, Fahier. Mmes Lacroix, Derlange, etc.,.

Location tous les jours au Casino. Dimanche, matinée avec le même spectacle que le soir.

ELDORADO

Tous les soirs, *Les Fricoteurs*, pièce militaire et spectacle varié.

GUIGNOL DU GYMNASSE

30, quai Saint Antoine.

Guignol vendu par ses frères, pièce en 8 tableaux.

BULLETIN FINANCIER

Les marchés étrangers ont aujourd'hui des allures plus satisfaisantes, cependant chez nous la tenue de la cote a laissé à désirer. On appréhende pour demain une élévation du taux de l'escompte à Londres, c'est du moins sur cet on-dit que les cours ont baissé.

Le 3 0/0 qui clôturait hier à 100 fr. ferme à 99.95, le 3 1/2 0/0 finit à 102.35.

Le Comptoir National d'escompte se négocie à 585, le Crédit Foncier à 659. Le Crédit Lyonnais se traite à 1,076 et la Société Générale à 609.

Les Chemins français ont encore baissé, le Lyon à 1,817, le Midi à 1,290, le Nord à 2,312 et l'Orléans à 1,710.

Nous retrouvons le Suez sans changement à 3,510.

Tous les fonds étrangers ont baissé, l'Étranger à 71.45, l'Italien à 93.45, le Portugais à 23.60, le Turc D clôture à 22.50, la Banque Ottomane à 535.

Le Russe 4 0/0 consolidé s'est échangé à 98.10.

Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER.

Imp. P. LECENDRE et C^e, anc. maison A. Waltener — Lyon